Géraldine Puccini-Delbey, *La vie sexuelle à Rome*

Paris, Tallandier, 2007, 383 pages.

Christophe Badel

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/clio/7520>
DOI : 10.4000/clio.7520
ISSN : 1777-5299

Éditeur

Belin

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2008
Pagination : 244-245
ISBN : 978-2-85816-973-3
ISSN : 1252-7017

Référence électronique

Christophe Badel, « Géraldine Puccini-Delbey, *La vie sexuelle à Rome* », *Clio. Histoire, femmes et sociétés* [En ligne], 27 | 2008, mis en ligne le 06 août 2008, consulté le 21 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/clio/7520> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/clio.7520>

Ce document a été généré automatiquement le 21 septembre 2020.

Tous droits réservés

Géraldine Puccini-Delbey, *La vie sexuelle à Rome*

Paris, Tallandier, 2007, 383 pages.

Christophe Badel

- 1 Aucun mot grec ou latin ne correspond au terme moderne de sexualité, qui n'appartient pas, de fait, aux catégories intellectuelles de l'Antiquité, mais l'étude de la sexualité antique n'en connaît pas moins un grand dynamisme depuis les travaux pionniers de Michel Foucault et Paul Veyne, au début des années 1980. Maître de conférences de littérature latine à l'Université de Bordeaux III, Géraldine Puccini-Delbey nous en livre le bilan dans un ouvrage consacré à la vie sexuelle des Romains, rédigé dans un style clair et élégant. Le titre de « vie sexuelle » peut d'ailleurs sembler plus satisfaisant que celui de « sexualité », car cette notion apparaît plus neutre et plus concrète, plus portée sur les pratiques.
- 2 Fidèle aux conceptions romaines, l'auteure ouvre son étude sur le modèle du citoyen viril, qui représentait un idéal autant sexuel que social dans le monde antique. À travers l'analyse du mariage, des relations sexuelles hors mariage et des amours masculines, elle rappelle que le citoyen se devait d'être toujours actif dans la relation sexuelle, quel que soit le sexe du (ou de la) partenaire. Notion moderne, l'homosexualité ne gênait pas les Romains si le citoyen conservait ce rôle actif. Ils réprouvaient en revanche la pédérastie grecque, dans la mesure où un jeune, futur citoyen, pouvait y tenir le rôle passif. Car les clivages fondamentaux étaient avant tout sociaux. Selon la législation d'Auguste sur l'adultère, un homme pouvait avoir légalement des rapports avec des esclaves et des affranchies mais non avec des ingénues (femmes nées libres).
- 3 Centrée sur le corps, la deuxième partie aborde les thèmes de l'érotisme, de la contraception et des maladies sexuelles. Loin d'être une société de liberté sexuelle, le monde romain y apparaît comme régi par des tabous très forts. Lors de l'amour, une femme honorable garde son soutien-gorge et un homme viril ne pratique pas le cunnilingus. Enfin, une dernière partie, appelée « regards critiques sur la vie sexuelle », analyse les discours idéologiques sur le sujet, des médecins, philosophes et moralistes,

en terminant par les portraits d'empereurs « monstres sexuels ». Ils témoignent de la montée du « souci de soi », mis en valeur par Michel Foucault, qui amena les Romains à réguler soigneusement leur sexualité afin d'être pleinement libres.

- 4 L'historien du genre pourra trouver matière à réflexion dans ce livre, qui insiste avec bonheur sur le « double standard » de la société romaine, instaurant un code sexuel différent pour les hommes et les femmes, ou sur la peur de la sexualité féminine, illustrée par la satire de Juvénal contre les femmes. L'auteure ne développe certes pas de conceptions originales et sa brillante synthèse montre combien la vision de la sexualité romaine, chez les Français en tout cas, reste marquée par les interprétations de Michel Foucault et Paul Veyne. Du coup, les passages les plus personnels sont aussi les plus intéressants, telles la description du corps obscène ou les analyses d'Apulée, un des rares écrivains latins à livrer des scènes d'amour explicites (l'auteure en est l'une des spécialistes).
- 5 Il est d'autant plus dommage qu'elle n'ait pas creusé les contradictions de l'école dominante, ce qui lui aurait ouvert des pistes fécondes. Dans la lignée de Paul Veyne, elle affirme que l'adultère de la femme ne représentait pas un déshonneur pour le mari mais souligne aussi, à notre avis de façon contradictoire, que la possession de l'épouse par l'amant constituait une souillure pour le corps de la femme. Cette contradiction pose le problème de l'honneur à Rome : la société romaine connaissait-elle une notion de l'honneur comparable à celle des sociétés méditerranéennes postérieures ?